

VALBENOITE

LE CHANGEMENT VU AU TRAVERS DE L'EVOLUTION
SOCIO-ECONOMIQUE D'UN QUARTIER STEPHANOIS.

Forme d'organisation de l'espace et du temps de la ville, le quartier est une forme "conjoncturale plutôt que structurale" (1). Il est donc vain de vouloir le définir, a priori, par une fonction, une structure ou un paysage. Mais il est tout aussi vain d'en nier la réalité dans la mesure où, espace qualifié, nommé, baptisé, il est un espace mental, une représentation qui peut relever - comme la région, à une autre échelle - d'un traitement scientifique des faits d'idéologie. Traitement important le repérage du contexte historico-géographique d'apparition du quartier, ainsi que la qualification des formations économique-sociales qui l'ont englobé et l'englobent, en allant de la connaissance des propriétés des infrastructures à celle des traits superstructurels (2).

Proposer un quartier de grande ville comme terrain délimité d'observation du changement ? Pourquoi pas. Pourtant Valbenoite n'est pas un simple espace-prétexte. Son choix n'est pas purement aléatoire, ne serait-ce que par la signification et la résonance de sa double filiation territoriale, politico-administrative. Ancienne parcelle fiscale établie au XVII^e siècle pour la levée des impositions sur les non-nobles et dirigée par des consuls, Valbenoite est en effet devenue, en application de la loi du 14 décembre 1789, une commune dite "rurale" qui, jusqu'à son absorption par Saint-Etienne en 1855, s'est essentiellement posée en s'opposant (définition d'une identité et d'une communauté d'intérêts contre... la ville, la hiérarchisation sociale et les antagonismes sociaux). De plus, mises à part les paroisses de Saint-Etienne et de Notre-Dame situées dans l'actuel centre-ville, Valbenoite représente la plus ancienne paroisse de Quartier avec Saint-Ennemond, toutes deux créées en 1804. Mais Valbenoite s'en distingue par ses quartiers de no-

(1) H. LEFEBVRE, "Quartier et vie de quartier," Cah. de l'I.A.U.R.P., 1967, Vol. 7 : Dans le quartier et la ville, 72 pages, p. 9-12.

(2) O. CECCONI, "Remarques sur les critiques et les fonctions de l'idéologie," Economie et Humanisme, 1970, n° 194, p. 16-31.

blesse, élément d'une abbaye cistercienne - image de la communauté fondée sur le travail - fondée au début du XIII^e siècle, que nombre de testateurs aisés ont longtemps recherché pour y faire élection de sépulture (1).

Espace politique, espace oecuménique anciens, le quartier de Valbenoîte porte ainsi une lourde charge de représentations faites de propositions assertoriques comme de jugements axiologiques, regroupés autour des thèmes de l'homogénéité, de la communauté, voire de la convivialité. Mais qu'en est-il, si l'on quitte le niveau d'analyse politico-idéologique pour privilégier le niveau socio-économique ? Autrement dit, peut-on parler d'une homogénéité des structures de production et de reproduction sur lesquelles s'est développé, sinon édifié, le quartier à partir du milieu du XIX^e siècle ? Quels sont les processus de destruction-restructuration (à l'identique, à une autre échelle, à un autre niveau. . .) à l'oeuvre sur cet espace "de" la ville et non cet espace "dans" la ville ? Quels décalages, enfin, affectent infrastructures et superstructures, de manière à identifier les réajustements en cours et le "degré de réalité" (H. Lefebvre) du quartier ? Autant de questions qu'il est nécessaire de poser si l'on veut moins enregistrer le changement - et son double, le non-changement - que le mettre en perspective et lui donner un sens.

A - LA CONSTITUTION D'UN QUARTIER PASSEMENTIER

Comme le Soleil est un quartier mineur, Villeboeuf un quartier armurier, Valbenoîte est, dans la mémoire stéphanoise, un quartier passementier, structuré sur l'exercice d'un métier dans le cadre de l'atelier à domicile, sur l'alliance du travail et de la famille, sur la production d'une marchandise, socialement signifiante, le ruban (luxé, frivolité, amour. . .). Mais quand l'a-t-il été; comment l'a-t-il été et dans quelle mesure l'a-t-il été ?

1 - de la "commune" au "quartier" rubanier protégé

Au milieu du XIX^e siècle, deux secteurs de production animent la commune de Valbenoîte : le textile et l'arme. L'étude des pro-

(1) C. P. TESTENOIRE-LAFAYETTE, Histoire de l'abbaye de Valbenoîte, Saint-Etienne, Imp. Théolier, 1843, 218 pages.

fessions de la Liste des électeurs dressée en 1853, illustre le fait : 493 soit 71,2 % des électeurs de la commune travaillent dans le ruban (374 passementiers, 94 teinturiers, 14 veloutiers et 11 mouliniers); 144 environ - car un même métier peut s'appliquer à des produits différents - soit 20,8 %, appartiennent au secteur armurier (55 armuriers, 39 forgerons, 11 canonniers, 11 dresseurs...). Dans ce cadre communal de 6.040 habitants pour 1.453 hectares, le lieudit de Valbenoîte - malgré sa valeur éponyme - rassemble à peine plus de 6 % de la population. Ramassé autour de l'église paroissiale, il n'est que le septième des 17 secteurs individualisés par les recensements de l'époque, loin derrière Saint-Roch et le Vernay (attenant au quartier stéphanois de Villeboeuf), dont il est alors séparé par de vastes solutions de continuité rurales, sauf au long des rives du Furan assez largement gagnées par l'industrie.

Or depuis 1845, la commune de Valbenoîte est insérée dans un projet de "cantonnement" industriel, élaboré par la municipalité et les fabricants de rubans stéphanois. L'objectif déclaré est en effet de protéger les "recettes" centrales et les espaces passementiers périphériques, des émanations de gaz et de fumées dégagées par les forges, verreries, briqueteries... et toutes activités utilisant la machine à vapeur, qui altèrent et détériorent les couleurs de rubans. Jamais approuvé en droit, bien que Valbenoîte ait été la seule des communes péri-urbaines à en avoir accepté les termes par délibération du 14 juin 1826, cette réglementation de "cantonnement" industriel a plus ou moins été appliquée de fait, par l'intermédiaire de la législation sur les établissements insalubres. Jusqu'en 1880 environ, l'installation d'ateliers ou d'usines producteurs de fumées, est donc canalisée d'une part vers Saint-Roch et le Vernay au nord, d'autre part, vers le Rey et la Rivière au sud, laissant la partie centrale de la vallée du Furan à l'activité passementière grim pant à l'assaut des pentes bien exposées de la colline de la Mulatière.

2 - La dominante passementière du quartier

Du milieu du XIXe siècle à la veille de la première guerre mondiale, Valbenoîte se constitue en quartier passementier. De la Grand'Rue à l'ouest au sommet de la colline de la Mulatière à l'est, de la rue Thimonier au sud aux rues Chevreul et Bouillet au nord, se réalise jusqu'en 1880-1885 une concentration progressive de passementiers, dont les effectifs se maintiennent à peu de choses près jusqu'au début du XXe siècle : d'après les registres de patentes ils sont 314 en 1865, 663

en 1885, 626 en 1905. Ils représentent toujours plus de 40 % du nombre total de cotes. Et d'après le recensement de 1906, ils fournissent 33,8 % de la population active du quartier.

Ces passementiers ont donc façonné le paysage de Valbenoîte, tous les auteurs (1) insistant sur leur rôle, en période de prospérité, dans la production d'un cadre bâti spécifique. En 1885, 85 passementiers sur 663 se déclarent d'ailleurs propriétaires (12,8 %). Et les immeubles de rapport construits par les commerçants, les rentiers, sont souvent édifiés sur le même type, en ce qui concerne tout au moins les étages supérieurs. Immeubles de deux à trois étages, avec jardin au rôle économique (ressource d'appoint), idéologique ("Sourd au cabaret cancanier, s'il est un ouvrier modèle, c'est le compagnon rubanier") (2) et technique (isolation contre la poussière de la rue), avec larges et hautes fenêtres qui constituent la "chose importante de l'atelier. On loue par croisée, 100 à 120 francs la croisée, et à chacune correspond un métier. Les fenêtres avec maisons en face se louent relativement fort mal" (3). Remarque sur l'importance de la luminosité qui explique l'étagement sur les versants tournés vers l'ouest, comme la densification de ces immeubles autour des moindres places ou placettes : d'où leur prégnance paysagique accentuée.

Ces passementiers contrôlent aussi plus ou moins la vie de quartier par l'intermédiaire de la Société des Passementiers de Valbenoîte

-
- (1) G. CLERC, Passementiers stéphanois en 1912. La crise du ruban, Saint-Etienne, Imp. Théolier, 1913, 198 pages. L. VINSON, L'industrie du ruban à Saint-Etienne. Essai sur son évolution probable et son avenir, Saint-Etienne, Imp. de la Loire Républicaine, 1910, 48 pages.
- (2) Cf. l'image du rubanier et du quartier passementier dans la chanson ouvrière stéphanoise, J. VACHER, Poésies et Chansons. Chants Ségusiaves, Saint-Etienne, Imp. de la Loire Républicaine, 1898, 256 pages, princ. p. 43.
- (3) A. de BOISSIEU, "La Rubanerie stéphanoise", p. 69-126, princ. p. 84, dans P. PIC et J. GODART, Le Mouvement économique et social dans la région lyonnaise, Tome I, Lyon, A. Storck et Cie, 1902, 318 pages.

te, Saint-Roch et Tardy créée en 1811, assurant les funérailles de ses membres, aidant les plus démunis et organisant la fête patronale de la Nativité de la Croix Sainte-Vierge, véritable fête du quartier (1). Ils animent aussi, au début du XXe siècle, trois sociétés de tir à l'arc et quatre sociétés de sarbacane, pratiques réservées plus anciennement aux bourgeois stéphanois du XVIIe siècle. Mais les chefs d'ateliers passementiers ne sont-ils pas, comme les surnomment les fabricants de rubans, de nouveaux "bourgeois la canne à la main" !

3 - Fausse homogénéité, fausse communauté

En fait, dès le XIXe siècle, Valbenoite présente deux types de paysages bien différenciés. D'une part, le paysage passementier progressivement concentré sur les pentes de la colline de la Mulatière, à partir de l'actuelle rue Antoine Durafour (42 % des passementiers du quartier en 1865, 62 % en 1885, 84 % en 1905) : ensemble juxtaposant aux mêmes niveaux ou regroupant dans les mêmes immeubles, ateliers de production et espaces de reproduction (logements). D'autre part, le paysage teinturier ou moulinier qui dissocie petites usines installées sur le Furan et habitat ouvrier en immeubles de rapport, construits entre le fond de la vallée et la Grand'Rue.

Cette dichotomie paysagique va rapidement s'accroissant, dans la mesure où le moulinage et plus encore la teinturerie sont tôt touchés par le processus de concentration. En 1865, sur 10 entreprises de teinture, 7 emploient moins de 10 ouvriers (les 3 autres en comptent 25, 30 et 50); en 1885, 3 sur 10 ont toujours moins de 10 ouvriers, mais Marcieux en a déjà 60 et Corron 160; en 1905 enfin, sur 7 teintureries existantes, pas une n'a moins de 30 ouvriers.

Se forme ainsi au sud-ouest de l'église de Valbenoite - nord de la plaine de Champagne - un véritable paysage "industriel", peu à peu solidifié par la construction d'usines de tissages. C'est que les petits ateliers, propriété des fabricants du centre (40 de 2 à 10 métiers en 1865) quittent progressivement la colline pour les espaces moins convoités de la plaine (jusqu'à 65 métiers mécaniques pour l'usine Epitalon, rue des

(1) Archives de la Société des Passementiers déposées aux Amis du Vieux Saint-Etienne.

Teinturiers, en 1905) où s'installent également fabricants de lacets et de tissus élastiques.

Pas d'homogénéité paysagique donc, mais pas davantage de communauté sociale idyllique. Car les rapports de production permettent au moins de distinguer trois composantes sociales : les ouvriers salariés (des teintureriers ou des fabriques de rubans) qui ne possèdent que leur seule force de travail et sont rapidement gagnés par le développement du syndicalisme; les maîtres-passementiers, propriétaires de leurs métiers, bien que travaillant à façon pour les fabricants qui les considèrent, selon leurs intérêts du moment, tantôt comme de véritables patrons, tantôt comme de simples salariés; les compagnons passementiers enfin, très proches des ouvriers, mais souvent plus ou moins intégrés - au niveau de la nourriture ou du logement - dans le cadre familial du maître.

Intégration d'ailleurs de moins en moins réelle avec le temps, comme en témoigne, vers 1900, l'opposition de la "Ligue pour le relèvement des salaires du tissage" (compagnons) et de l'"Union des chefs d'ateliers tisseurs" (maîtres-passementiers), qui se traduit par un éclatement de la structure religieuse de quartier. Témoignage en est offert en 1911, lors de la célébration du centenaire de la Société des Passementiers, un abbé de Valbenoîte exhortant ses auditeurs "à revenir d'une façon plus fidèle aux anciennes traditions chrétiennes (...) des passementiers d'autrefois".

B - PROCESSUS DE DESTRUCTURATION-RESTRUCTURATION DU QUARTIER

Le déterminant économique constitue le moteur de ce processus de changement qui substitue l'usine à l'atelier, l'ouvrier au façonnier, le mouvement syndicaliste au groupement corporatiste, l'immeuble "capitaliste" à la maison "extra-capitaliste" (1).

1 - Du quartier passementier au quartier usinier

C'est paradoxalement au moment où les études conduites sur l'application des moteurs à gaz, puis de l'électricité, à l'activité

(1) J. TRICART, L'habitat urbain, C.D.U., non daté.

rubanière, viennent redonner vigueur au travail en atelier, que s'amorce le déclin de la passementerie de Valbenoite. Paradoxe simplement apparent car l'électricité contribue surtout à revivifier les ateliers campagnards dont la main-d'oeuvre de paysans-façonniers est moins coûteuse et surtout moins sensible aux tentations syndicalistes.

Certes, de 1900 à 1925, s'amorce une période de transition pendant laquelle "l'avenir dans le petit atelier (...) paraît être moins aux passementiers célibataires qu'aux ménages de tisseurs ou aux ménages mixtes, le mari métallurgiste, la femme passementière" (1). D'ailleurs, aux registres des patentes, le nombre des cotes passementières établies au nom d'une femme (par rapport au total des cotes passementières) passe de 3 % en 1865 à 14 % en 1905 et 22 % en 1925. N'empêche que le déclin de la passementerie est largement amorcé : 472 en 1925, 304 en 1935, 119 en 1947, 2 en 1978.

Cela ne signifie pas pour autant déclin de l'activité rubanière. Alors que s'installent les premiers imprimeurs d'étoffe, on dénombre encore 35 fabricants à métiers en 1925 et 30 en 1935. Le nombre de teinturiers se maintient également (14 en 1925, employant 464 ouvriers) bien que les plus importants aient migré vers l'amont, dans la vallée adjacente du Furet. Et des processus d'intégration plus ou moins poussée apparaissent : en 1935, aux Molières Neuves, les Etablissements Rousson regroupent ainsi 117 métiers, un atelier de teinture de 44 ouvriers et un atelier d'apprêt de 8 ouvriers.

N'empêche que le secteur textile perd sa prééminence devant la poussée de la petite mécanique qui se développe à partir des quartiers environnants : Saint-Roch pour l'armurerie, La Rivière pour les forges. Sans prendre en compte les mécaniciens à façon qui perpétuent une certaine forme de travail en atelier à domicile - non plus dans le logement mais dans la cour - le nombre des usines travaillant le fer augmente considérablement, ainsi que le montre le tableau suivant :

(1) H. de BOISSIEU, op. cit., princ. p. 94.

	1925		1947	
	Nb Entreprises	Ouvriers	Nb Entreprises	Ouvriers
Tournage	51	727	45	1.037
Polissage	6	15	10	50
Cycles	4	70	16	412
Quincaillerie	9	53	15	107
Fonderie	4	18	4	177
Découpage Emboutissage	-	-	2	324

En 1947, 7 de ces entreprises emploient plus de 100 personnes (286 pour la Société Franco-Suisse d'Emboutissage). Traduit d'une autre manière, le travail du fer qui absorbait 13,7 % de la population active en 1906, en représente 26,7 % en 1926 et 32,5 % en 1946.

2 - Vers une homogénéité ouvrière

Au plan fonctionnel, la dichotomie spatiale du quartier s'accroît dans la mesure où intervient la spécialisation. Le déclin de la passementerie transforme les versants collinaires en zone résidentielle, non seulement par reconversion des ateliers en logements (souvent deux niveaux de surfaces de planchers sont récupérés par étage) mais aussi par constructions d'immeubles spécifiques réservés au logement ouvrier (1). Ainsi s'explique la création, en mars 1929, de la Société Economique Immobilière de Saint-Etienne, dont le Conseil d'administration comprend G. Guichard, directeur des Etablissements Casino, des métallurgistes et surtout des fabricants de rubans (Giron, Balouzet, Fulchiron...), et la réalisation de 1933 à 1935, de la Cité de Chantalouette : à flanc de colline, à l'emplacement d'une ancienne carrière d'argile, huit bâtiments de trois à quatre étages pour 295 H. B. M., réservées au personnel des entreprises actionnaires. La construction de logements de 4 et 5 pièces plus cuisine (avec WC intérieurs) entérine, à cette occasion, une transformation des structures familiales, le passementier traditionnel n'ayant, en général, guère plus de deux enfants. Au lendemain de la guerre, de 1953 à 1955, "Le Foyer Jardin Stéphanois" construit à son tour, juste au-dessus de la première la Cité de Valbenoîte : la Vivaraize, de 162 logements. Dans les deux cas, sont réservées des

(1) Ces nouveaux besoins sont aussi illustrés par l'apparition au registre des patentes de 83 loueurs de meublés, en 1925.

surfaces commerciales spéciales (en rez-de-chaussée, en appentis, en rotonde) occupées par des magasins-relais de sociétés à succursales (Casino, Economats) (1) alors que, dans un premier temps, jusqu'en 1946, se développe un environnement de jardins ouvriers. Ainsi se projette le modèle culturel de la famille passementière : tendance à l'auto-suffisance et encouragement à l'épargne.

Au plan culturel, s'instaure une dichotomie tout aussi nette. Et n'est-ce pas en 1922 qu'une étude anonyme baptise les gens de Valbenoîte, les "bèni", tout en faisant ressortir le caractère équivoque de la possible origine étymologique : habitants d'un "val bèni", ou habitants simplèts, benofts et benèts, les "béné" du patois local (2). C'est que l'église ne constitue plus un pôle culturel commun. Dès 1905 est apparue l'Amicale laïque Michelet, alors qu'en 1932 s'est créé le Foyer populaire de Valbenoîte, très lié à la J.O.C. mais indépendant de la paroisse (3).

Ces organismes ont en commun d'avoir été conçus pour l'encadrement des jeunes travailleurs : compagnons passementiers pour l'Amicale Michelet, ouvriers de tout poil au Foyer populaire (28 chambres pour les hommes, puis ouverture d'un foyer féminin en 1935, avec nombreux cours du soir et diffusion d'un journal dont le titre est tout un programme : "La Paix Sociale"). Et, par-delà les différences idéologiques d'essence religieuse, il semble que ces organismes entérinent l'apparition sur le quartier d'une véritable classe ouvrière (la sarbacane bourgeoise le cède aux boules prolétaires), sachant le rôle joué par les "amicalistes" dans la C.C.T. et par les animateurs du Foyer populaire dans la C.F.T.C. Une classe ouvrière pour laquelle, dès 1912, la municipalité a réalisé l'un des quatre établissements de bains-douches stéphanois - celui de la Vètie dont les équipements deviennent un enjeu pour les sociétés de gymnasti-

(1) J. ION, "De l'échoppe à l'hyper. Evolution des manières de consommer", CRESAL, juin 1968, 123 pages.

(2) Etude sur Valbenoîte et son abbaye, Saint-Etienne, Imp. Dumas, 1922, 20 pages, p. 16-17.

(3) Le foyer a été édifié avec l'argent des familles ouvrières du quartier (souscription d'actions) sur le type des Foyers populaires ouverts dans le Nord : autre traduction de l'héritage textile.

que du quartier (vers 1925, demandes de la Fraternelle, de la Française, du Patronage Michelet) (1) : c'est-à-dire pour des organismes qui, par-delà leurs différences idéologiques, prennent encore une fois en charge les conditions de reproduction d'une nouvelle force de travail, les ouvriers d'industrie.

3 - Vers le quartier résidentiel

Au lendemain de la seconde guerre mondiale, et plus encore à partir de la crise économique de 1953-1956, les activités de Valbenoite se rétrécissent, telles peaux de chagrin : crise dans le textile, crise dans le cycle, difficultés de la sous-traitance mécanique de "capacité"... Faillites, absorptions, fusions, arrêts purs et simples se multiplient. Et s'y ajoutent les transferts contraints (opération de rénovation restructuration de Centre II) ou volontaires (par manque d'espace) en Z.I. périphériques. Certes le paysage industriel ne disparaît pas pour autant - les usines de rubans Vinson qui employaient plus de 200 ouvriers en 1970, accueillent aujourd'hui dans les mêmes bâtiments le Centre de Formation d'Apprentis et le Centre de Perfectionnement Commercial - mais il se fragmente et s'atténue.

Trois types d'opérations contribuent à donner une nouvelle orientation fonctionnelle au quartier. Le type le plus rare correspond à la valorisation directe d'une ancienne parcelle industrielle reconvertie en immeuble de rapport, par le propriétaire usinier; c'est le cas du tisseur Defour-Brun qui, des Molières Neuves à l'avenue de Rochetaillée, fait édifier, à partir de 1957, 5 immeubles de 412 logements, sans compter deux autres immeubles rue Coraly Rayet et rue de Champagne de 98 logements (soit un patrimoine de 510 logements loués de préférence à des ménages âgés, "sans histoires").

Le type le plus fréquent correspond en revanche à l'intervention de promoteurs immobiliers d'orientation sociale, avec cependant apparition d'une promotion de standing à proximité de la Grand'Rue. Valbenoite est, en particulier, un quartier privilégié d'intervention de la so-

(1) A. M., 1 M 197, Enquêtes sur les sociétés de gymnastique ayant leur siège dans les établissements municipaux, 1916 et 1925.

ciété coopérative de l'U. M. C. F. (Union Mutuelle de Constructions Familiales, créée en 1952 par les trois principales organisations syndicales ouvrières et par le comité d'entreprise des Ateliers du Furan) et de la S.A. d'H.L.M. "Le Toit Forézien" fondée en 1969 pour recueillir le patrimoine locatif de la première. Or les enseignements tirés de la première expérience de construction de l'U. M. C. F. (80 logements de 1 à 4 pièces plus cuisine, rue de la Vivaraise, que la Caisse d'Allocations Familiales, principal actionnaire, peuple de familles nombreuses) vont déterminer la politique de cet organisme : immeubles spécifiques pour grandes familles, en périphérie urbaine; petits appartements pour familles restreintes, voire ménages âgés dans le quartier (539 logements réalisés par les deux sociétés).

Le type le plus spectaculaire enfin est fourni par l'opération de Centre II, qui marque une transformation totale de l'espace sur 19,1 hectares, la première tranche (3,7 ha) ayant abouti à la construction de 654 logements de standing (promoteurs, filiales bancaires), sans compter 13.000 m² de surface de bureaux et 5.000 m² de surface commerciale, alors que la seconde tranche en cours doit permettre, entre autres, la réalisation d'un centre commercial de plus de 50.000 m².

C - AUTOUR DU CHANGEMENT, DES PRATIQUES ANTAGONISTES

Une fois déterminés les mécanismes du changement dans sa dimension économique (espaces de la production et espaces de la reproduction), reste à le qualifier plus précisément dans ses dimensions sociales et culturelles, s'inscrivant dans, sur et par rapport à un espace qualifié, le quartier de Valbenoîte.

1 - La survie d'un modèle socio-culturel ancien

Elle paraît être assurée par le vieillissement même des structures démographiques du quartier, d'autant plus marqué qu'il est accentué par le système de production localisé du cadre bâti. Alors que les plus de 65 ans ne représentaient que 6 % de la population en 1906, 7,8 % en 1926, 12,3 % en 1954, 14,6 % en 1968, ils en rassemblent 16,2 % en 1975. En fait, cette population âgée est très inégalement répartie : en général, plus de 22 % des effectifs dans les vieux flots de la plaine de Champagne, mais moins de 10 % dans les flots neufs du sommet de la

colline de la Mulatière. Et, hors l'âge, quoi de commun entre de vieux ouvriers et de vieux employés ?

Seuls les premiers recherchent au travers du maintien d'un espace, d'un paysage, d'un équipement, la survie de relations de type ancien que l'on peut interpréter comme l'affirmation d'une identité (1), sociale et pas seulement démographique. Les jardins ouvriers ont-ils disparu ? Mais il s'en est recréé de manière individuelle, sur les versants les plus escarpés de la colline ou, dérobés sur la basse terrasse du Furan. Jardins reliés par d'étroits sentiers sinueux, parfois décorés de boîtes de conserve transformées en pots de fleurs : sentiers cul-de-sac ; sentiers conduisant à un petit pont sur la rivière, à une cour d'usine désaffectée qu'une grille désormais toujours ouverte ne ferme plus à la rue. Pour ces vieux ouvriers, le quartier, c'est d'abord l'inscription cartographique de ces passages, de ces espaces résiduels, que seuls les enfants des cours et de la rue (mais l'augmentation des coefficients d'Emprise au Sol les rarefient) connaissent aussi bien,

Ces vieux ouvriers animent encore les jeux de boules de la Poudrière, du Foyer populaire ou de l'Amicale, mais ces équipements ne leur appartiennent déjà plus. Certes ils n'ont pas disparu comme la Société des Passementiers en 1971 - l'activité d'une association ne s'inscrit pas dans un cadre matériel -, mais ils sont objets d'abandon (les bains-douches de la Veüe) ou de réappropriation sociale, idéologique et fonctionnelle. Désormais, des "vieux" et non plus de vieux ouvriers ou de vieux amicalistes, viennent jouer aux boules et aux cartes ; et si la salle Michelet sert encore pour des séances de cinéma scolaire (écoles publiques des quartiers sud de la ville), le Cristal, construit en 1956 dans le cadre du Foyer populaire, abrite aujourd'hui la société omnisport de l'"Alerte de Valbenoîte"

Ces vieux, dispersés dans le quartier - pas de ces foyers pour personnes âgées manifestant une ségrégation démographique accentuée, à l'exception du Foyer Sainte-Bernadette, symbole d'une charité confessionnelle traditionnelle, que développe aussi le Comité d'Entraide Sociale de Valbenoîte - entretiennent un système de relations que seuls, quel-

(1) J. REMY, Structure spatiale et structure sociale, COPEDITH, 1974, 79 pages.

ques vieux commerçants acceptent encore de prendre en compte : tel le pharmacien qui n'a changé ni ses vitrines, ni ses présentoirs, ni sa patience pour écouter les heurs et malheurs de sa vieille clientèle.

2 - Antagonismes et conflits pour une nouvelle gestion socio-culturelle

L'évolution socio-professionnelle récente du quartier souligne le repli lent mais certain du monde ouvrier - 49,2 % de la population active en 1962, 46,7 % en 1968, 43,4 % en 1975 - au profit du personnel de service (de 4 à 5,6 %), des cadres moyens (de 9,3 % à 13,6 %) et surtout des employés (de 17,3 % à 21 %). Faute de se constituer elles-mêmes un réseau de relations sur le quartier, ces couches moyennes jouent, en général, le jeu de l'animation institutionnalisée.

Mais leur insertion spatiale différenciée (plus grande homogénéité sur la colline; hétérogénéité de la population dans la plaine) et peut-être aussi une différence de statut social qu'il faudrait vérifier (plus de propriétés sur la colline; plus de locatif dans la plaine) font entériner par les deux centres sociaux créés, l'éclatement et la dichotomie du quartier, également reconnus par l'infrastructure scolaire publique (école de la Vivaraize en haut; école des Passementiers en bas, où s'est déplacée la mémoire de l'espace ancien). En effet, le Centre Social de la Vivaraize créé dès 1960, et plus fréquenté, (250 familles et 53 heures d'ouverture hebdomadaires) présente des activités spécifiques : une halte-garderie, symbole d'une population plus jeune, une bibliothèque pour enfants et adultes, des cours de techniques manuelles. Au contraire, le Centre Social de Valbenoîte, créé en 1973 (150 familles et 46 heures d'ouverture hebdomadaires) ne diffuse que des activités banales (couture, enseignement ménager, gymnastique, yoga...) toutes enseignées à la Vivaraize, qui ne possède pas cependant - autre différence importante - de club du Troisième Age.

Autrement dit, les attitudes culturelles se nuancent, de plus en plus difficiles à cerner, dans la mesure où elles s'incarnent de moins en moins dans un espace monolithique. Il faut aller chercher hors du quartier, la traduction d'attitudes face au quartier ou à un équipement du quartier. Les pratiques messalisantes en donnent un bel exemple : les uns allant chercher à La Rivière la messe traditionnelle de quartier que leur refuse le radicalisme politico-idéologique des prêtres de Valbenoîte; d'autres préférant demander aux paroisses du centre-ville une hypothétique

confirmation dans un statut social rêvé. Et que dire des clivages entre les messalisants du samedi soir et du dimanche matin ! Dans une même perspective, mais avec évolution de sens contraire, on assiste à une recentration spatiale de l'Ecole Notre-Dame de Valbenoite, née en 1976 de la fusion entre une institution de garçons fondée en 1846 par les Pères Maristes (et reprise par les Frères Maristes en 1857), et l'Institution de filles Notre-Dame du Rond-Point, fondée en 1890 par des Soeurs Maristes, dans la mesure où son ouverture sociale croissante en bannit un recrutement spatialement étendu parce que socialement élitiste...

3 - Vers un monopole culturel nouveau ?

Avec la réalisation de Centre II et l'apparition de petites copropriétés de standing, apparaît une population nouvelle. Par exemple, sur 606 fiches de ménages concernant la première tranche de Centre II, 31,2 % relèvent de la C. S. P. des patrons et cadres supérieurs et 17,8 % de la C. S. P. des cadres moyens. Or, ces groupes, persuadés de leur supériorité intellectuelle et assurés d'une plus grande maîtrise de l'expression orale, investissent, dès sa création, le Comité de Quartier, issu du résultat des élections de mars 1977. Alors que quelques rares ouvriers essaient d'y parler d'amélioration de logements, de réhabilitation, de réouverture des bains-douches de la Veüe, eux y parlent de cadre de vie, d'espaces verts et de plantations, d'équipements sportifs (piscine, tennis), de facilités de circulation, de dédensification... (1)

Va-t-on vers un monopole culturel nouveau ou vers l'individualisation du troisième espace d'un quartier éclaté ? La seconde hypothèse paraît la plus plausible; mais déjà le standing des constructions neuves s'est élevé rue Antoine Durafour, et surtout, les commerçants des Cinq Chemins (carrefour central du quartier) commencent à enregistrer les transformations de leur environnement : les uns rénovent leur devanture et modernisent leur enseigne (le Bar-tabac-Journaux, le magasin d'équipement électrique "Télésonic 2000", et même la mercière qui s'anglicise polissonnement avec sa "Loustic Shop"), alors que d'autres inaugurent des pratiques socialement classifiantes (tel le coiffeur qui ne reçoit plus guère que sur rendez-vous)...

(1) Réunion du Comité de Quartier de Valbenoite, le 9/6/1977.

Cette présentation n'est qu'une rapide mise en perspective du changement social et culturel qu'il reste à préciser et à nuancer, quantitativement et qualitativement. Cela dans trois axes de recherche. D'abord au niveau de la notion même de changement, appliquée "au" quartier, dans la mesure où toute la politique municipale stéphanoise a essayé de sauvegarder ce fait d'idéologie - le quartier - ce symbole de communauté, d'enracinement et de stabilité (1), tout en développant par ailleurs la production d'espaces d'altérité, de renouvellement et de changement, tel Centre II; Ensuite, au niveau du changement "dans" le quartier, en étudiant l'évolution des pratiques familiales, culturelles, politiques, économiques des groupes à différentes échelles spatiales (immeuble, îlot, secteur, quartier) afin de repérer d'éventuels transferts de fonctions d'une échelle à l'autre. Enfin, au niveau du changement "de" quartier ou "d'"espace dans le quartier, dans la mesure où l'on ne rejette pas, a priori, le rôle soit des images soit des structures spatiales sur les comportements de groupes ou d'individus.

(1) L'Eclair de septembre 1974 (journal de M. Durafour) : "L'ambiance village demeure toutefois à La Rivière comme à Valbenoite grâce à l'activité de certaines sociétés. Telle l'Alerte qui a trouvé gîte au cinéma Le Cristal".

André VANT

CENTRE PIERRE LÉON
MAISON RHONE-ALPES DES SCIENCES DE L'HOMME
(M.R.A.S.H.)
 14, Av. Berthelot - 69363 LYON Cedex 07
 Tél. 72.72.64.01